



LA
**FILLE DE
MADAME ORTIE**

Collection
PAGES D'UNE VIE

Propos recueillis et rédigés par

Sophie LEVY

Chantal Coadou

LES ÉDITIONS DES CHAMPS
par la FONDATION MAISON DES CHAMPS

-2023-

Collection PAGES D'UNE VIE :

Transmettre, Thérèse Zuereb : propos recueillis et rédigés par Sophie Lévy et le concours de l'ÉQUIPE SPÉCIALISÉE ALZHEIMER, 2020

Une vie mirabolante, Nguyen Xuan Hao : propos recueillis et rédigés par Sophie Lévy, 2023

Collection PAGES PRATIQUES :

Le Geste au Coeur de l'Aide, Philippe Rigaux, 2021

Les versions électroniques sont disponibles sur :

<https://www.fmdc.fr/la-fondation/#edition-des-champs>

Nouvelle adhérente au Carrefour des Solidarités, Chantal Coadou a confié à Anne, bénévole, lors de ses visites de convivialité hebdomadaires, le désir de livrer le récit de sa très triste enfance.

Installée dans son bel appartement du 18^{ème} étage, elle a commencé à me raconter ses difficiles débuts dans l'existence : née aveugle, elle a été en butte à toutes sortes d'obstacles et de brimades. Sensibilisée depuis mon enfance à ce handicap, je lui ai parlé de ma mère qui avait appris le braille pour aider une jeune fille de notre village devenue malvoyante. Je n'ai alors pas mesuré combien l'attitude de ma mère contrastait avec celle de sa propre mère : Madame Ortie comme elle l'a surnommée..

J'ai découvert en Chantal une femme, très autonome, assez sarcastique, qui s'exprime sans ambages sur sa famille peu aimante, son enfance solitaire et sans instruction, la découverte radieuse de « Monsieur » avec une grande Majuscule « Louis Braille », qui lui a ouvert un accès au monde, et à celui de la connaissance en particulier.

Au fil des ans, elle a dominé les épreuves liées à sa complète cécité, a pu fonder une famille et élever ses enfants avec un mari lui-même malvoyant. Aujourd'hui, elle consacre, en tant que bénévole plusieurs jours par semaine à enseigner à des adultes l'écriture braille au sein de l'association Valentin Haüy, qui a, lui aussi, voué sa vie à améliorer le sort des aveugles et malvoyants.

Ce récit a commencé par faire resurgir chez elle beaucoup de souvenirs souvent douloureux, perturbants. Néanmoins, Chantal tenait à aller jusqu'au bout pour faire œuvre utile et donner en quelque sorte un vade-mecum aux familles qui rencontreraient cette situation. Au fil de nos rencontres, cette remontée dans le temps a finalement été bénéfique et libératrice.

Sophie Lévy

Outre le récit de la vie de Chantal, j'ai tenu à intégrer quelques pages sur son grand héros, Louis Braille et sur Valentin Haüy, sans qui les quelques moments heureux vécus par Chantal n'auraient pas existé.

Je voudrais pouvoir, grâce à ce récit, aider les parents d'enfants atteints de cécité à la naissance pour leur éviter toutes les erreurs éducatives dont j'ai été victime. Je pourrais les aider à concevoir une relation qui prenne en compte ce handicap, et qui évite de rejeter ces enfants déjà pénalisés par leur absence de vision.

MES DÉBUTS DANS L'EXISTENCE

Je suis née le 10 mars 1949 à la maternité de Gournay en Bray, alors située en Seine Inférieure, devenue depuis Seine Maritime. En arrivant au monde, j'étais la troisième d'une fratrie : avant moi, étaient nés deux frères, Alain et Daniel qui avaient respectivement quatre et trois ans de plus que moi. Ils avaient été des bébés fragiles, tandis que moi j'étais un beau bébé sans histoire.

Ma mère était à la maison, mais assurait de temps à autre des travaux dans les fermes, elle faisait les foins et aidait aussi à la traite. D'ailleurs, quand, bébé, elle m'emmenait avec elle dans ces fermes, mon biberon était rempli du lait tout chaud sorti de la vache !

Mon père était peu souvent à la maison à cause de son travail : il faisait les tournées de ramassage de lait dans les fermes. Il était chauffeur laitier pour Gervais, qui est devenu Danone plus tard. Le lait était récolté en bidons de 20 litres. Il assurait un service le matin et en fin de journée qui correspondait aux moments des traites.

Tandis que mon père était tendre et attentionné, je n'ai jamais reçu de marque d'affection de la part de ma mère. Elle disait, d'ailleurs, alors que j'étais près d'elle : « ah, j'aurais préféré en avoir 4 (des enfants), plutôt qu'une comme elle. Je ne mérite pas ça, elle va toujours rester assise sur sa chaise ».

Et chaque fois, moi, petite fille, je ressentais un coup au cœur.

Autre signe que je dérangeais ma mère : si un orage nocturne retentissait au-dessus de nos têtes, elle faisait lever mes deux frères et se postait avec eux derrière la porte pour pouvoir sortir très vite, tandis que moi – qui ne comptait pas – on me laissait dans mon lit.

Mon père s'occupait de moi quand il était là et c'est lui qui a détecté que mes yeux, contrairement à ceux de tous les nourrissons, ne suivaient pas les mouvements du biberon. Intrigué, il a dirigé le faisceau d'une lampe de poche en direction de mes yeux et je n'ai pas réagi.

Mes parents m'ont alors emmenée consulter un ophtalmo, et son verdict est tombé, clair et sans équivoque : cette enfant n'a aucune vision. On parlait dans la famille d'un accident à la naissance, ou alors qu'on m'avait, à la maternité, injecté des gouttes, contre-indiquées, dans les yeux.

En tout cas, le diagnostic posé était que le nerf optique ne remplissait pas son office. Les ophtalmologues consultés plus tard ont tous réfuté l'argumentation familiale, des gouttes n'auraient jamais pu avoir cet effet, et ma naissance semblait s'être déroulée sans accroc.

Pour ma part, je pense que ma mère ne voulait pas d'un troisième enfant, et sans doute, avec les méthodes utilisées à cette époque et comme on le disait alors : elle avait voulu « faire passer » cet embryon encombrant, et ce faisant, a endommagé le fœtus.

J'étais une petite fille très bavarde, je m'intéressais à tout, je posais des questions sans cesse : « qu'est-ce qu'on va manger à midi ? » « et ce soir ? »... Être un enfant différent, en ces temps reculés et au milieu de nulle part, voulait dire « pas d'école », et je suis restée ainsi sans socialisation et sans instruction jusqu'à mes 8 ans et demi. Entre temps, ma mère est devenue salariée, elle aussi, chez Gervais Danone. Je restais seule à la maison toute la journée.

Mes principales activités étaient d'aller donner à manger à la basse-cour : il y avait des poules, des canards et des lapins : je voulais ainsi montrer ma bonne volonté et recevoir de ma mère une reconnaissance, but jamais atteint.



J'avais hâte de pouvoir commencer à apprendre et mon père, toujours soucieux de moi, me disait « ma fille, tu verras le jour où tu iras à l'école, tu dépasseras tes frères ».

Mes frères, eux, avaient pris le même parti que ma mère et étaient donc tout à fait indifférents à mon sort. Ils ne m'ont jamais vraiment intégrée à leurs jeux.

Mon père, dès qu'il le pouvait, m'emmenait hors de la maison et j'aimais aller avec lui, car je ressentais bien qu'en dehors de la maison, il pouvait me montrer toute la grandeur de son amour.

Le couple de mes parents pourrait se résumer ainsi : ma mère, dure, menait la maison en chef de bande et mon père, soucieux sans doute d'avoir la paix, laissait faire et essayait de compenser comme il pouvait le régime d'exclusion voire d'abandon dont je bénéficiais.

La détestation entre ma mère et moi est devenue réciproque : elle ne supportait pas d'être vue avec moi à son bras, et je ne voulais jamais devenir comme elle, petite et grosse... et méchante... Sa simple présence me dérangeait, ma simple présence l'irritait.

Il y avait bien de la famille et des amis qui venaient nous voir : ma mère était une excellente cuisinière et était ravie du succès qu'elle rencontrait lors de ses invitations. Mais, j'avais remarqué, que dès lors qu'un invité s'intéressait à moi et me parlait, je ne le revoyais jamais.

Après avoir vécu à Cui Saint Fiacre, nous déménageons à Ferrières en Bray, j'ai alors 5 ans.

Un souvenir marquant de cette époque : je joue dans la cour avec un petit garçon, la cour n'est pas encore débarrassée d'un tas de cailloux. Je tombe dessus et me fait atrocement mal, tellement que je suis dans l'incapacité de me relever. Ma mère me saisit et pour la première fois de ma vie, me prend dans ses bras.... J'ai le bras droit cassé en trois.

UNE NOUVELLE VIE

Et enfin, un jour béni, une assistante sociale s'est souciée de moi. Mademoiselle Léon, à qui je dois une tonne de mercis, m'a prise sous son aile. Elle s'est enquis de matériels pour éveiller mon esprit et surtout elle a cherché - et trouvé ! - une école adaptée à mon handicap.

Cette école, c'est l'Institut National des Jeunes Aveugles : il a été créé par Valentin Haüy, après avoir été l'Institution des Enfants Aveugles, subventionnée par Louis XVI, hébergée par la Société Philanthropique.

En 1791, l'Assemblée constituante lui donnera son nom d'Institution Nationale des Jeunes Aveugles et c'est en 1844 que son adresse deviendra 56, Boulevard des Invalides, à Paris (7^{ème}).

C'est là que le 4 octobre 1957 – la plus importante date de ma vie - je fais mon entrée dans cet Institut. J'y arrive, accompagnée de mes parents, c'est la première fois que je quitte la maison.

Je suis admise comme élève interne. Le dortoir comporte 2 rangées de 50 lits. J'y découvre la modernité : alors que chez mes parents, les toilettes étaient dans la cabane du jardin, ici elles sont à l'intérieur. Chez moi, pour avoir de l'eau chaude, il fallait une bouilloire, ici l'eau chaude coule du robinet, émerveillement !

Je découvre aussi la cantine, nous sommes 12 autour de la table, et pour s'asseoir, il faut enjamber un banc, la nourriture est, comme il se doit, une nourriture de cantine, mais on nous oblige à manger de tout.

Mes compagnons et compagnes – l'école est mixte – sont comme moi aveugles ou malvoyants. J'ai 8 ans et demi et j'entre au cours préparatoire sous la férule – attentive et bienveillante – de Madame Dupont que j'ai tout de suite aimée.

LE DÉBUT DE L'INSTRUCTION

Les enseignants de cet Institut sont formés spécialement pour s'adresser à des enfants atteints de handicap visuel.

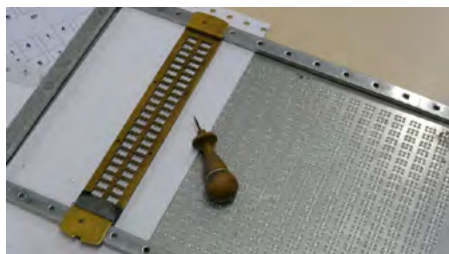
Première leçon : nous apprenons l'alphabet Braille.

J'apprends les premières lettres de l'alphabet. Avec des cellules de six points en relief, on peut composer 63 combinaisons, lettres, chiffres et même des notations musicales. Braille était aussi musicien, organiste et compositeur.

Ainsi le A correspond au premier point en haut à gauche, le B ce sont les deux points en haut à gauche...

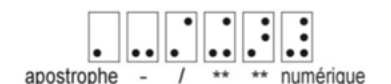
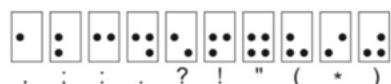
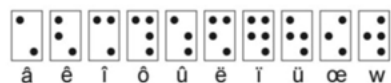
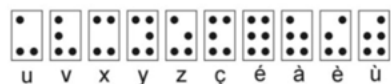
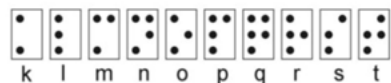
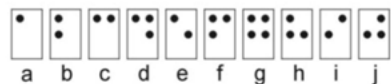
En un an, j'ai appris à écrire et à lire.

Pour écrire, on se sert d'une tablette qui comporte des cases avec 6 trous, avec un poinçon on perce le papier appliqué sur la planche. Pour lire, il faut retourner le papier troué qui présente sur l'envers des reliefs et le lecteur promène son doigt sur ces aspérités.



Le scripteur doit donc écrire de droite à gauche pour que le lecteur puisse – comme tous les lecteurs occidentaux – lire de gauche à droite. La vie en pension était sévère, mais j'étais reconnaissante car on s'occupait de nous.

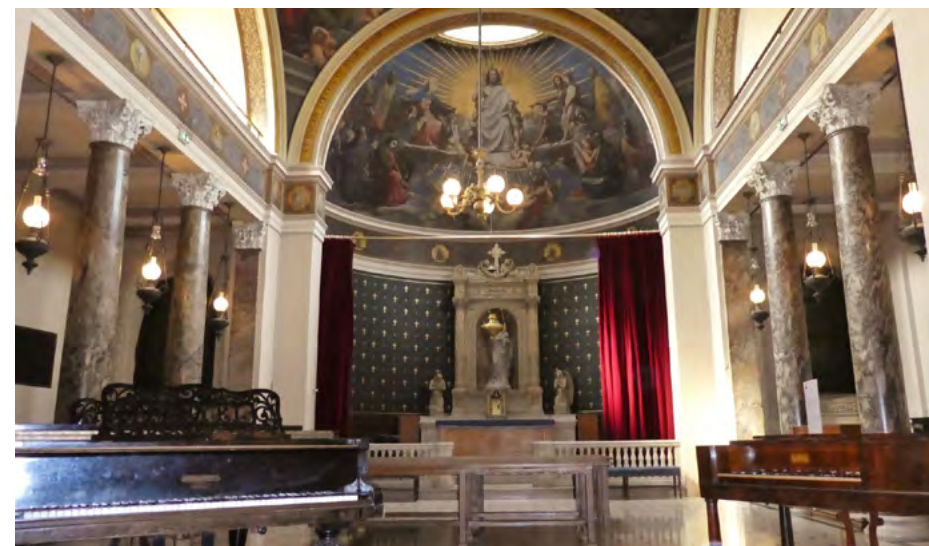
APPRENEZ LE BRAILLE



** valeur variable

C'est à l'Institut que j'ai reçu mon éducation religieuse, j'ai suivi le catéchisme et y fait ma première communion. Mes parents ont été invités à déjeuner à l'Institut pour fêter cet évènement qui s'est déroulé dans la chapelle de l'Institut des Jeunes Aveugles.

LA CHAPELLE DE L'INSTITUT



LES TRISTES VACANCES

De retour à la maison pour les vacances, j'étais devenue distante, j'appelais mes parents, Madame et Monsieur. Je parlais peu sauf avec mon papa qui, toujours, se souciait de moi. Après avoir connu l'ambiance de l'Institut et la découverte de l'amitié, je me suis mise à détester les vacances.

Pourtant, mon père Lucien, dès que c'était possible, m'emmenait faire un tour : avant l'acquisition d'une voiture, ces petits tours étaient à pied ou à vélo quand j'étais suffisamment petite pour être sur le porte bagage.



Nos excursions nous dirigeaient vers le potager où chacun des enfants avait son carré à lui, le mien, évidemment, dont je ne pouvais m'occuper que pendant les vacances était géré en étroite collaboration avec mon père.

Les règles étaient très strictes : défense absolue de marcher sur la terre, il fallait emprunter les allées car si on revenait avec les chaussures crottées, gare à la voix contrariée de Marguerite, ma mère, joli prénom pour celle qui aurait dû, selon moi, s'appeler Ortie... voire Cruella !

Mais bien sûr, quand j'arrivais au début des grandes vacances, il ne res-



tait plus de fraises dont ma famille s'était abondamment gobergée, alors

mon père, discrètement, m'apportait les rares fraises tardives. J'ai ainsi passé beaucoup de temps avec mon père, ce qui était toujours un plaisir, et notamment pendant les longues après-midis d'épluchage de haricots, les verts, les blancs... Mes frères, quant à eux, n'ont jamais eu l'idée de m'aider ni même de m'associer à leurs travaux de jardinage.



LA COMPLEXITÉ DES LIENS FAMILIAUX

À la réflexion, dès que je mettais un pied hors de la maison, j'étais plutôt riieuse et bavarde, à l'intérieur, j'étais taciturne et triste. La description de ma vie en famille ne serait pas exhaustive si je ne parlais pas de l'attachement réciproque qui me liait à ma chienne Tosca, une bergère allemande, qui m'attendait éperdument quand je rentrais à la maison et qui me faisait fête.

Les sorties à trois, mon père, ma chienne et moi, c'était le rêve !

J'observe que ma mère – si elle est froide avec moi – ne l'est pas avec mes frères surtout avec Daniel, le deuxième de la fratrie.

Je constate aussi que ma mère, dont je ne pense pas qu'elle fût très intelligente, ne se remettait jamais en question. « Moi, la discussion, je ne connais pas » aurait pu être sa devise !

Elle avait mis son mari sous domination, mais, comme toujours il essayait de contourner ses diktats : par exemple, de mes petites camarades j'avais appris l'existence des couleurs et de la mode, je demandais un vêtement de la couleur à la mode. Invariablement, par vengeance peut-être, ma mère m'achetait une jupe ou un pull d'une autre couleur.

Mon père, en douce, m'offrirait ce que je souhaitais. Ma mère était bien obligée de le constater mais n'a jamais fait de commentaires.

Le couple de mes parents, comme tous les couples, avait quelques dis-

sensions, des discussions mais sans violence. Mon père était une bonne pâte, malheureux : quand je lui demandais « pourquoi ne divorces-tu pas ? », il répondait invariablement « Ah non, je ne peux pas faire ça ». Mes parents semblaient se considérer comme diminués d'avoir un enfant aveugle : ainsi, bien que tout le village connaisse et mon existence et mon handicap, je ne devais jamais utiliser ma canne ni pour aller à la boîte à lettres, ni pour sortir dans la rue. De même, mon père, quand il voulait me téléphoner, allait dans une cabine publique, pour que ma mère ne le sache pas...

Notre maison de Ferrières en Bray se résumait à une grande cuisine, un couloir qui distribuait deux chambres, une pour mes frères et l'autre dans laquelle je dormais avec mes parents, serait-ce une des raisons qui expliquerait l'hostilité de ma mère ?

La maison était chauffée par un grand poêle à charbon, bientôt remplacé par un poêle à bois qui donnait une bonne odeur. Le bois était livré, il fallait – et c'était une tâche que nous remplissions mes frères et moi – séparer le petit bois et les bûches et les organiser en tas bien organisés – au cordeau, sinon nous étions rapidement rappelés à l'ordre par la voix impérieuse de ma mère.

Le sentiment de mon exclusion a atteint un sommet quand mes parents sont venus me chercher à l'Institut, pour les vacances, ma mère m'a alors annoncé « ton frère Alain s'est marié ». Mais quand ? ai-je demandé. La réponse a fusé « la semaine dernière ». Faisais-je vraiment partie de cette famille pour qu'on ne soit pas venu me chercher pour participer à la fête, ou retarder celle-ci d'une semaine ?

Il faut dire que mes frères m'ont toujours considérée comme quantité négligeable : ils ne m'ont jamais envoyé le moindre courrier. Pour ma part, j'étais bien obligée d'écrire à ma famille, les surveillantes nous contraignaient tous les jeudis à leur dicter une lettre adressée aux parents. Notre courrier partant était relu, le courrier reçu était lui aussi soumis à censure. Mes parents répondaient à mes lettres, mais n'y ont jamais inséré le moindre mot tendre.

Cette situation d'exclusion a perduré, une fois mes frères devenus adultes : mes dernières rencontres avec eux datent de l'enterrement de nos parents : ma mère a disparu la première : je m'étais bien jurée de ne pas aller à son enterrement, mais finalement pensant au chagrin de mon père, j'ai surmonté ma colère et m'y suis rendue.

J'ai ainsi pu constater que le cercueil de ma mère était capitonné, doux au toucher, ce qui m'a renvoyé à la rudesse de son comportement vis-à-vis de moi, qui n'a jamais changé même quand j'ai démontré que je me débrouillais dans la vie et étais devenue autonome.

À l'enterrement de mon père, j'ai revu pour l'ultime fois mes frères en 2009. Une fois les bonjours exprimés, ils ne se sont plus occupés de moi, c'est une de mes belles-sœurs qui, gentiment, m'a accompagnée jusqu'au cercueil ouvert où reposait mon père.

Quand est venu le temps de la dispersion des biens de mes parents, je n'ai pas voulu y prendre part, mes frères n'ont pas proposé - mais y ont-ils seulement songé ? - de me donner quelques objets souvenirs. Le passif était lourd entre nous : mes parents n'ont jamais exigé que mes frères m'embrassent, alors que c'était la coutume entre eux...

Aurais-je accepté en pensant au rude traitement de mon frère aîné, Alain, qui était capable lors de déjeuners familiaux de me balancer des trucs en pleine figure, que je ne pouvais évidemment pas éviter étant donné mon handicap ?

La notaire, chargée de la succession, n'avait pas été avertie par mes frères de ma cécité, elle m'adressait des courriers auxquels j'étais bien empêchée de réagir. Quand j'ai pu, enfin, m'expliquer avec elle de la méchanceté fraternelle, elle m'a soutenue et j'ai engagé un notaire parisien pour traiter avec elle et ne plus avoir d'occasion de tester la détérioration de ma fratrie.

Mes frères sont actuellement retraités, l'un, Alain, avait un métier formidable : il avait une entreprise de charcutier-traiteur. Son caractère ombrageux lui a valu de s'embrouiller avec sa clientèle à force de parler politique et de se bagarrer lorsque la personne en face n'était pas de son avis. L'autre, Daniel, était mécanicien, chauffeur routier, il a même travaillé en Arabie Saoudite.

J'aurais tellement voulu faire partie d'une famille aimante !

LA VIE AUTONOME

Mon cursus s'est poursuivi : à l'Institut National des Jeunes Aveugles - INJA - j'ai obtenu mon certificat d'études à 15 ans, et à 18 ans j'ai réussi mon baccalauréat littéraire.

On m'a alors proposé – et j'ai accepté – de devenir institutrice pour les élèves de cours préparatoire. J'ai reproduit en tant qu'enseignante les méthodes pédagogiques qui m'avaient permis de si bien progresser. Cette trajectoire professionnelle réussie a compensé toutes les avanies familiales, cela m'a sauvé la vie !

Dès que j'ai eu mon indépendance financière, je me suis installée dans un foyer de jeunes travailleurs, en fait de jeunes travailleuses : nous étions 200 jeunes femmes dans cette institution à Argenteuil. J'étais la seule non voyante : j'y ai été accueillie de manière très chaleureuse. Les repas se prenaient dans un self-service, la directrice a expliqué à l'ensemble des résidentes qu'il fallait me guider dans le choix des plats mais aussi porter mon plateau : il s'est toujours trouvé quelqu'un pour m'aider, il n'y a jamais eu aucune anicroche.

AMITIÉS, AMOUR ET ORGUES !

Je me pose toujours la question de savoir pourquoi où que je me trouve, dans n'importe quelle situation, je suis acceptée et pourquoi dans ma propre famille, on m'a toujours rejetée.

À l'INJA, je faisais partie des internes qui ne sortaient qu'aux grandes vacances, et des amitiés se sont liées pendant les petits congés de la Toussaint, de Mardi Gras et les quelques grands week-ends liés aux jours fériés.

Mais outre les amitiés, j'y ai aussi rencontré l'amour, voici comment : Si les cours étaient mixtes pour les plus jeunes, un muret d'environ 1,20 m de hauteur séparaient les cours de récréation une réservée pour les plus jeunes et les filles, l'autre pour les garçons plus âgés.

Il se trouve qu'un jour, un ballon d'une partie de football entamée par les garçons de l'autre côté du mur a atterri non seulement dans la cour des filles mais directement sur mes lunettes. Mes copines ont fait les présentations : « tu as bousillé les lunettes de Chantal », c'est ainsi que nous avons fait connaissance. François est né voyant et a perdu la vue à 3 ans à cause de médicaments, il a gardé la possibilité de voir les formes et les couleurs.

Notre histoire d'amour a démarré dans la clandestinité, et beaucoup plus tard : nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre quand j'avais à peine 17 ans. L'institution n'encourageait pas, et c'est une litote, ce genre d'histoires. Il fallait donc ruser, se retrouver dans les coins sous les escaliers, car bien qu'aveugles, on se doutait qu'il fallait éviter les endroits à fenêtres !!!

Nous avons envisagé de nous marier quand j'avais un peu plus de 20 ans. Mes parents se sont opposés à cette union, sous prétexte que deux aveugles ne pouvaient engendrer que des enfants aveugles.... Leur position était absurde, puisque je suis née non voyante dans une famille

voyante... Une de leurs amies les a convaincus de ne pas persister dans le refus, moins de six mois plus tard, je devenais adulte et serai donc libre de mes décisions.

Le mariage a eu lieu le 9 août 1969, il faisait un temps splendide. Je n'avais pas envie de jouer la comédie de faire partie d'une famille unie et aimante, mais tradition campagnarde oblige, s'il y a mariage, alors il y a fête et je me suis inclinée : acceptés et le grand repas avec tralala dans la salle des fêtes et toute la famille invitée.

Ce sont mes deux meilleures amies du foyer qui m'ont emmenée choisir mes vêtements de cérémonie.

Bien que déjà avertie - ô combien - de l'acrimonie de ma mère, j'ai découvert que mes parents n'étaient pas à la table des mariés - première déconvenue, et deuxième accroc, ma mère a réussi à me glisser sur les marches de la salle des fêtes : « maintenant tu n'es plus à moi, tu te débrouilles », charmante et délicate attention, non ? Quant à mon père, gentiment, il m'a accompagnée chez le coiffeur, mais n'a pas eu le geste de m'offrir cette séance... J'ai cependant perçu qu'il était très heureux de me donner le bras pour entrer à la mairie et à l'église.



LE VILLAGE DE SIBIRIL

Mon tout nouveau mari était fils unique d'une famille bretonne de Sibiril près de Morlaix dans le Finistère nord, famille sympathique et attentive. Ses parents ont toujours été gentils avec moi.

LA VIE CONJUGALE



À l'Institut, où mon époux habitait encore, il avait choisi une formation de rempailleur de chaises, les élèves pouvaient suivre un cursus pour devenir accordeur de piano, canneur de chaises ou brossiers.

Après notre mariage, nous nous sommes installés, à Saint Mandé, dans une chambre de bonne, exiguë bien sûr, avec un lit d'une place et accessible après une montée de 6 étages.

Nous y sommes restés quelques mois, avant d'obtenir un appartement de deux pièces dans la résidence où j'habite toujours aujourd'hui. Non seulement, nous avons emmenagé dans un deux pièces, mais aussi salle de bains, cuisine et balcon. Ce furent de bonnes années : comme François était un peu voyant, on se complétait bien. Il est en mesure de voir les feux de circulation, les bandes blanches des passages piétons, ce qui facilitait nos déplacements.

Après avoir été rempailleur, il a trouvé un poste de manutentionnaire où il était aidé d'un voyant. Et nous avons commencé notre vie de famille sous les meilleurs auspices : nous avons eu rapidement deux enfants une fille Sylvie, née en janvier 1971, et un garçon, Bernard, en septembre 1973, tous les deux voyants. Notre but était de fonder une famille aimante.

Être parents déficients visuels ne nous a posé aucun problème : nous avons emmenés nos enfants partout, au restaurant, au spectacle aussi. François, Sylvie, Bernard et moi avons voyagé en France, et découvert la Bretagne, Morlaix, le petit village côtier Sibiril, où habitaient mes beaux-parents.

Nous avons adoré les balades dans la campagne et notamment le sentier des douaniers. Nous avons aussi exploré les Hautes Alpes et l'Alsace. Pour les vacances, nous ne partions qu'une quinzaine de jours mais logions à l'hôtel pour avoir tout notre temps et être proches les uns des autres.

Bien sûr, il y avait des incontournables pour vivre ensemble, par exemple respecter un ordre méticuleux dans l'appartement, ce que nos enfants ont adopté et pratiquent encore aujourd'hui dans leur vie quotidienne.

RUPTURE

Malheureusement des dissensions sont apparues qui ont fait éclater notre cellule, mon mari et moi nous sommes séparés en 2002, nous sommes cependant restés amis et j'ai peu vu mes enfants depuis lors. Aujourd'hui, enfin !, je revois mon fils et nous avons pu parler à cœur ouvert de ce qui nous avait séparé, ce qui nous a permis de nous rapprocher.

Je suis aussi grand-mère d'une petite fille qui aura bientôt 12 ans le 14 juin et avec qui les relations sont aussi difficiles.

Je me suis consacrée à l'éducation de mes enfants et j'ai mis ma vie professionnelle en pause. J'aurais voulu me remettre à faire des études, mais cela ne s'est pas réalisé.

Depuis ma retraite, je suis devenue professeur bénévole à Valentin Haüy où j'enseigne le braille à des adultes de 18 à 90 ans.

LA CÉCITÉ AU QUOTIDIEN

PERCEPTION



Si je me trouve dans un endroit nouveau, l'ouïe est le sens essentiel qui m'aide : je sais si je me trouve dans un endroit vaste ou exigu, mais cela devient difficile s'il y a des bruits annexes, comme des passages de voiture.

Dans une rue, j'écoute le sens de la circulation, la réverbération du son me permet de savoir où sont les bâtiments.

Dans une maison inconnue, il faut nécessairement que quelqu'un me guide, m'indique s'il y a des obstacles, notamment où se trouve l'escalier. Ensuite, ma canne m'aide beaucoup pour trouver des repères et inventoier les meubles. Mais c'est absolument indispensable que, par exemple, on m'indique où se trouvent les toilettes.

LA MÉMOIRE

L'autre fonction de mon cerveau très fortement sollicitée, c'est la mémoire, tout doit être stocké et, comme dans l'appartement, bien rangé pour pouvoir être accessible rapidement. Mais, le braille me permet de prendre des notes, tenir un agenda....

Pour toute action au quotidien, il faut avoir une mémoire infailible et quelques trucs indispensables : ne jamais interrompre une action parce que le téléphone sonne, on ne se souviendra plus de l'étape où on en était quand on a tout lâché. Toujours poser au même endroit, par exemple au fond de l'évier - les verres à laver pour éviter la casse.

LES FORMES ET LES COULEURS

Ce sont des notions complètement abstraites pour moi qui n'ai jamais vu. Il y a bien des machines qui vous indiquent les couleurs, utiles pour ne pas s'habiller en perroquet, mais qui ne me renvoie à rien de connu. J'ai, comme tous les déficients visuels, développé un sens du toucher très sensible.

LES SPECTACLES ET LA TÉLÉVISION

Pour moi, les pièces de théâtre ne sont intelligibles que si les comédiens ont des voix très différentes. Quant à la télévision, l'audiodescription n'est pas vraiment une solution, les indications du chuchoteur couvrent le son de l'action.

LA VILLE IDÉALE POUR LES MALVOYANTS

C'est l'extérieur qui est la source de tous les dangers : la plupart des obstacles sont repérés grâce à la canne, mais des motos et trottinettes laissées à terre n'importe comment sont compliquées à appréhender et peuvent entraîner une chute.

Il y a des repères comme les potelets – autrefois appelés quilles – qui annoncent un passage piéton, mais si le potelet a été courbé en deux, la canne qui ne localise que ce qui touche terre ignore cet obstacle et le malvoyant risque la collision.



Les bouches de métro – sauf celle près du centre Valentin Haüy à Duroc - ne sont pas bordées par des bandes podotactiles (les bandes avec un relief de bandes dures) : rien ne signale aux aveugles qu'il y a une descente d'escalier, cela peut provoquer des chutes gravissimes. Mais - ironie ! - ces bandes podotactiles sont installées sur les quais du métro et des trains.

Aucun urbaniste n'a apparemment pensé à installer des bandes podotactiles – autrement appelées bandes d'éveil de vigilance – aux stations d'autobus.

Les feux de circulation : le grand confort c'est quand ils sont aussi sonores, malheureusement ils n'existent pas partout. Quelques-uns sont équipés d'un pavé en braille pour pouvoir interrompre le flux de la circulation.

La sonorisation des ascenseurs est aussi appréciable, les étages sont annoncés, mais elle semble peu appréciée des résidents voyants que ça énerve et qui sont ravis de pouvoir empêcher la voix douce de s'exprimer.

Heureusement que demander de l'aide aux passants s'avère fructueux : les personnes se font un plaisir de guider un aveugle pour entrer dans la Mairie et trouver un appariteur qui peut accompagner la personne non voyante dans le bon service.



C'est vrai à la Mairie, dans les bureaux administratifs, mais c'est une réalité aussi dans les épiceries et autres supérettes, un salarié ne rechigne jamais à aider à trouver le « bon » produit et à lire les indications figurant sur le paquet de chips, sur la boîte de conserve ou sur le sachet de surgelés.

Régler les achats était difficile, avant l'invention miraculeuse de la carte bancaire dite sans contact, un clic et hop c'est payé !

LES AIDES AU DOMICILE

Certaines banques éditent les bordereaux mensuels en braille, tout comme les factures de téléphone et d'énergie (EDF). Les assurances proposent aussi les relevés en braille.

Il existe des balances parlantes, ce qui permet de réaliser des recettes de cuisine. Choisir des verres mesureurs comme un verre à digestif pour ne pas noyer ses préparations dans l'huile.

Sur le four avec des commandes mécaniques, on peut repérer la position du bouton, sur le four à micro-ondes - sans affichage numérique - on peut écouter le « clic-clic » et savoir qu'au premier clic, c'est 15 secondes, le deuxième 30, etc.

Mais quelques machines - bien utiles - comme le lave-linge ou le sèche-linge posent des problèmes pour ne pas faire bouillir du linge délicat.

A contrario, il y a maintenant des pèse-personnes qui parlent !

Pour ouvrir une bouteille de champagne, le faire au-dessus de l'évier pour éviter que le précieux liquide ne se répande par terre !

Si on laisse échapper quelque chose contenant du liquide, tout de suite, poser un torchon ou une serviette dessus pour empêcher que le liquide se propage.

Les interphones avec défilement des noms sont bien sûr inutilisables pour qui a une difficulté de vision, la solution est d'appeler la personne que vous visitez pour qu'elle vienne vous chercher, mais comment faire quand on vient dans un centre médical ou tout autre bureau ? il faut demander qu'on vienne chercher la personne aveugle.

Toutes les machines tactiles sont, de fait, interdites à ceux qui ont peu ou pas de vision. Pour entrer dans un immeuble, ce serait pratique que l'interphone soit aussi en braille.

UN CHIEN D'AVEUGLE, UNE SOLUTION ?

La présence d'un chien semble merveilleuse, mais j'ai toujours pensé que, au-delà de l'aide évidente que cette présence apporte, elle entraîne toutes sortes de difficultés : comment savoir si ses yeux rouges signalent une maladie, tomber parce qu'on l'a heurté, donner les soins vétérinaires, compliqué ! Et si le chien a la diarrhée ou vomit, comment nettoyer sans soi-même se souiller ? Toutes ces questions terre à terre ne sont apparemment pas évoquées dans les écoles de chien guide.



SI UNE FAMILLE ACCUEILLE UN ENFANT AVEUGLE

Quand une famille constate qu'un enfant se révèle malvoyant ou aveugle, il faut tout de suite chercher des renseignements pour aider l'enfant auprès des institutions sociales.

On peut toutefois, en prenant des précautions, élever cet enfant comme un autre, il faut lui faire prendre conscience que les doigts peuvent devenir des substituts aux yeux.

Il est toujours possible de trouver des astuces pour lui faire appréhender le monde qui l'entoure, par exemple lui prendre la main pour toucher.

REGARD RÉTROSPECTIF SUR SA VIE

Chantal pense qu'elle aurait pu et dû être prise en charge dès ses 4 ans, et ne pas rester sans école et camarades jusqu'à 8,5 ans.

Avec le traitement qu'on lui réservait pendant les épisodes orageux (on ne s'occupait pas d'elle comme de ses frères), elle a compris que le message subliminal était que la vie familiale aurait été plus simple si elle avait pu disparaître d'un coup de baguette magique.

Aucune manifestation familiale pour rappeler que le 10 mars était le jour anniversaire de sa naissance, ses frères, bien sûr, recevaient des cadeaux et dégustaient un gâteau. C'est en pension qu'elle a découvert le frisson de savoir qu'aujourd'hui c'était SON jour ! et en plus, elle recevait des cadeaux.

Son plus grand regret, c'est de n'avoir pas su ou pas pu, dénoncer tous ces mauvais traitements familiaux ou plutôt cette absence de traitement quand elle était en pension ; elle aurait pu alors ne plus rentrer chez ses parents, son rêve d'alors : faire partie de l'Assistance publique....

PORTRAIT CHINOIS

SI J'ÉTAIS ...

... UN PARFUM,
je serai CHERAMY

le bien nommé !



... UNE VILLE
je serai PARIS

*une grande ville où les transports sont accessibles
aux aveugles, l'entraide y est plus présente qu'en
province, les commerçants sont à proximité,
et les spectacles nombreux.*



... UN PLAT
je serai les fameuses
COQUILLES St. JACQUES

*avec de la sauce blanche
préparées par ma mère.*



SI J'ÉTAIS ...

... UN ARBRE
je serai UN CHÊNE

solide et droit



... UNE MUSIQUE
je serai

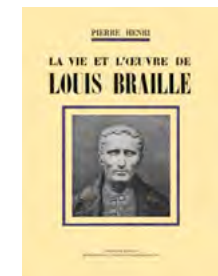
*ou une chanson de Johnny
«mon anneau d'or»
ou de Sheila
«la petite église»
ou «nos doigts se sont croisés»
de Jean Jacques Debout*

nos doigts se sont croisés (extrait) :

*Nos doigts se sont croisés
Pour la première fois
Lorsque tu as dansé
Près de moi, près de moi*

*Nos yeux se sont aimés
Pour la dernière fois
Lorsque tu as dansé
Loin de moi, loin de moi*

... UN LIVRE
je serai



LOUIS BRAILLE - SA VIE - SON OEUVRE*

⠠⠠⠠⠠⠠⠠ ⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠⠠
Louis Braille

* ce texte est issu d'une publication du Musée Louis Braille



Louis Braille naît le 4 janvier 1809 à Coupvray, en Seine-et-Marne, à une quarantaine de kilomètres à l'est de Paris. Benjamin d'une fratrie de quatre enfants, il est élevé par des parents aimants et protecteurs.

C'est lors d'un tragique accident à l'âge de trois ans, survenu dans l'atelier de bourrellerie de son père, que Louis va perdre la vue. En voulant l'imiter, une serpette dans les mains, il se blesse très gravement à l'œil droit. Les moyens de la médecine de l'époque ne permettant pas de soigner sa blessure, l'infection gagne l'autre œil et, vers l'âge de cinq ans, il devient totalement aveugle.

Heureusement, Louis a la chance de grandir dans une famille unie, auprès de parents qui tiennent, malgré son lourd handicap, à lui donner une bonne instruction, fait assez remarquable pour l'époque. Après avoir appris l'alphabet, réalisé à l'aide de clous plantés dans une planche de bois, il suit les cours du père Palluy, avant d'être élève durant trois ans à l'école du village. Il s'y révèle doué d'une intelligence vive et, très vite, s'affirme comme l'un des plus brillants élèves.

À l'âge de dix ans, en février 1819, Louis Braille quitte sa famille pour l'Institution Royale des Jeunes Aveugles à Paris, l'école fondée par Valentin Haüy en 1785, où il a le privilège d'avoir été accepté. Il y passera dès lors la majorité de sa vie, ne revenant à Coupvray que pour les vacances. Il y sera également l'un des meilleurs élèves, remportant pas moins de 29 Prix en huit ans !

Grâce à sa remarquable intelligence et à l'invention précoce de son alphabet, l'Institution l'engagera comme professeur à l'âge de... 17 ans. Il y enseignera la grammaire, les mathématiques, l'histoire, la géographie et la musique. Il sera également organiste dans plusieurs églises de la capitale.

Un système novateur : dans cette école, la lecture et l'écriture se pratiquent avec le système initié par Valentin Haüy : des lettres noires (c'est ainsi qu'on nomme l'écriture imprimée, utilisée par les voyants) en relief. Elles sont cependant très difficiles à lire au toucher et ne permettent pas d'écrire.

C'est à 12 ans que Louis Braille expérimente le système de Charles Barbier de la Serre, dit de sonographie, qui permet de transcrire des sons à l'aide de douze points en relief (ou points saillants).

Il est enthousiasmé par ce nouveau code bien plus facile à lire et à écrire, mais qui présente l'inconvénient d'être uniquement phonétique (proche du texte) et d'avoir une hauteur trop élevée pour être lue immédiatement par le doigt.

Très jeune, entre ses 12 et ses 16 ans, Louis Braille s'attèle donc à adapter et perfectionner le système de Barbier de la Serre. Il va réussir à créer un alphabet complet. Cet alphabet inclut les signes de ponctuation, les chiffres et symboles mathématiques et même les notes de musique... puisque, musicien lui-même, il y ajoute les partitions, lorsqu'il a 19 ans.

Outre le braille, Louis Braille sera à l'origine d'autres inventions importantes, dont le décapoint qui longtemps a permis aux personnes aveugles d'écrire facilement aux voyants, en formant les lettres noires au moyen de points en relief.

En dépit de son grand intérêt, les décisions étant régies par les voyants (qui préfèrent le système plus traditionnel des lettres noires), il faudra encore attendre 20 ans avant que l'alphabet de Louis Braille ne soit accepté... même si ce dernier rencontre déjà à l'époque un certain succès.

De santé fragile, Louis Braille meurt de la tuberculose à l'Institution Royale des Jeunes Aveugles le 6 janvier 1852 à l'âge de 43 ans. Il est enterré dans le cimetière de son village, à Coupvray, quelques jours plus tard. Ses cendres sont transférées au Panthéon le 21 juin 1852.



VALENTIN HAÜY*

* ce texte est issu d'une publication Wikipedia



Valentin Haüy naquit le 13 novembre 1745 dans une famille de tisseurs de Saint-Just-en-Chaussée (Picardie). Il fit des études classiques à Paris, où il acquit la pratique du latin, du grec, de l'hébreu, et d'une dizaine de langues vivantes : hyperpolyglotte. Il gagna dès lors sa vie en traduisant des documents officiels, notariés, commerciaux ou privés.

Membre et professeur du Bureau académique d'écriture en 1781, il devint interprète du roi en 1783 pour l'espagnol, l'italien et le portugais. En 1786, il se prévalait du titre d'Interprète du Roi, de l'Amirauté et de l'Hôtel de Ville. Il était membre du Bureau des Écritures.

En 1771, il assista à une représentation donnée par de jeunes aveugles à la Foire de Saint Ovide place de la Concorde à Paris (alors place Louis XV). Il fut si choqué de l'accueil moqueur qui leur fut réservé qu'il décida de fonder une école, comme l'avait fait l'abbé de l'Épée pour les sourds-muets.

En mai 1784, sous le porche de l'église Saint-Germain-des-Prés, il rencontra un jeune mendiant aveugle, François Lesueur, à qui il fit l'aumône. Le jeune homme lui fit remarquer qu'il avait dû se tromper en lui donnant une pièce de trop grande valeur. Valentin Haüy comprit alors qu'à l'aide du seul toucher, le jeune aveugle avait été littéralement capable de "lire" sa pièce. Lesueur fut son premier élève. Sa grande idée étant de faire lire les aveugles, il fit réaliser des caractères spéciaux : des lettres romaines de forme ordinaire mais de taille très supérieure, dont il se servit pour gaufrer des feuilles de papier cartonné.

Avec cette méthode de lettres en relief, Lesueur apprit à lire, composa des phrases, acquit des rudiments d'orthographe, apprit les quatre opérations de base du calcul. Il fit de rapides progrès, et Haüy annonça le succès de son entreprise dès septembre 1784, dans le Journal de Paris, recevant ensuite des encouragements de l'Académie des sciences.



En 1783, une société philanthropique avait ouvert un atelier de filature pour une douzaine d'aveugles qu'elle avait pris en charge ; elle confia l'instruction de ses protégés à Valentin Haüy.

En 1786, l'institution des Enfants Aveugles était née. Son but était d'instruire les élèves et de leur apprendre un travail manuel : filature, impression typographique... Consécration suprême, le 26 décembre 1786, Valentin Haüy présenta à Versailles les vingt-quatre pensionnaires que comptait alors l'institution.

L'INSTITUT NATIONAL DES JEUNES AVEUGLES

Sous la Révolution, l'institution fut prise en charge par l'État, le 28 septembre 1791 : l'institution devint l'Institut national des aveugles travailleurs, installé dans l'ancien couvent des Célestins, dans la section de l'Arsenal, puis, en l'an III, dans l'ancien couvent des religieuses Sainte-Catherine, rue Denis, dans la section des Lombards.

UN CITOYEN ENGAGÉ PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Valentin Haüy participa activement à la vie politique de son temps, et connut des heures difficiles sous le Consulat. Personnalité de la section de l'arsenal sous la Révolution, il associa les élèves et l'orchestre de l'école aux fêtes civiques et fut successivement secrétaire de l'assemblée primaire lors des élections de 1792, commissaire civil puis commissaire révolutionnaire.

Arrêté comme terroriste le 5 prairial an III, après l'insurrection du 1er prairial, il fut libéré le 11 par le Comité de sûreté générale, arrêté de nouveau le 20 par l'assemblée générale, arrestation confirmée le 30 par le Comité de sûreté générale.

Libéré le 19 fructidor, il devint membre du club du Panthéon sous le Directoire. Il fut un des fondateurs du culte de la théophilanthropie. Électeur en l'an VI, il fut membre du cercle constitutionnel du 6e arrondissement de Paris, qui se réunissait à l'Institut des aveugles.

DÉPART POUR LA RUSSIE

Sous le Consulat, une liste du 17 nivôse an IX le signalait comme « terroriste ». À la même époque, on lui retira la direction effective de son établissement, réuni à l'hospice des Quinze-Vingts, et il dut démissionner en 1802.

À l'appel du tsar Alexandre Ier, il partit pour Saint-Petersbourg en septembre 1806, afin d'y fonder une école qu'il devait diriger pendant onze ans.

RETOUR EN FRANCE

Rentré à Paris, où on l'avait presque oublié, en 1817, il connut de nouvelles déceptions. Ce n'est que quelques mois avant sa mort, qu'il reçut l'autorisation de pénétrer dans la maison qu'il avait fondée, et qui portait à présent le nom d'Institut royal des jeunes aveugles.



Le 21 août 1821, une cérémonie solennelle fut organisée en son honneur. Infirmes, ne quittant plus le domicile qu'il partageait au Muséum avec son frère l'abbé René-Just Haüy, il meurt le 19 mars 1822. Il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise, en compagnie de son frère. Très influencé par les philosophes du XVIIIe siècle, il fut un des fondateurs du culte révolutionnaire de la Théophilanthropie.



Collection Pages d'une vie

A travers sa collection Pages d'une Vie, la Fondation Maison des Champs recueille la mémoire des aîné.e.s. Pour transmettre, pour partager, pour ne pas oublier.

Dans ce récit émouvant, Chantal Coadou partage les défis d'une enfance aveugle, marquée par l'indifférence et les épreuves. Sa découverte du braille est une révélation, lui ouvrant les portes de la connaissance et de l'autonomie.

Ce volume de «Pages d'une Vie» est un hommage à la persévérance et à l'espoir. Chantal, devenue enseignante, transmet sa force et son expérience, éclairant le chemin pour ceux qui, dans l'obscurité, cherchent la lumière de la connaissance.

Sophie Lévy

Vice-présidente de la Fondation Maison des Champs, et présidente de l'association les Amis du Carrefour des solidarités, Sophie Lévy porte ce projet depuis son lancement. Elle en est les oreilles qui recueillent les souvenirs et la plume qui les couche sur le papier.